

MÉDUSE (passage de la)

VIII^e Arrondissement. Cette discrète voie privée débute au N° 222 de la rue du Faubourg Saint-Honoré, longe le Couvent de l'Annonciation et débouche sur la rue de Courcelles, vers le N° 65.



Passage de la Méduse

Cette voie longeant le couvent de l'Annonciation, n'a jamais été officiellement inaugurée et son nom nous a été transmis par tradition orale depuis le début du XIX^e siècle par les carabins et les internes de l'Hôpital Beaujon avant que leur établissement ne soit désaffecté en 1935 et transféré à Clichy.

Cette appellation lui a été donnée en souvenir du célèbre tableau *Le Radeau de la Méduse* que le peintre Théodore Géricault (1791-1824) peignit dans un atelier voisin, aujourd'hui disparu, dont le seul vestige consiste en un étroit pan de mur serti dans le vaste ensemble immobilier construit à son emplacement.



Le vestige de l'atelier se trouve sur le terrain vague au pied du gris du centre de la photo

Je ne sais par quel mystère ou quel clin d'œil de l'architecte, cette trace ténue subsiste, à peine visible mais bien réelle, incongrue, à l'angle de cette maçonnerie lisse et laide, bordant un vaste terrain encore en friche qui ne tardera pas à être bétonné! (2007)

Géricault avait vingt-six ans lorsqu'il entreprit la réalisation de son immense tableau. L'idée lui en était venue à la lecture de la tragique



Dernier vestige de l'atelier de Géricault

aventure de ces rescapés du naufrage de leur navire au large de la côte africaine.

Comme son atelier de la rue des Martyrs était trop exigü pour le tableau de 5 mètres sur 7 d'une surface de 35 m² qu'il projetait, il en loua un plus vaste mais très inconfortable, dans le haut du faubourg du Roule, derrière l'hôpital Beaujon.

Pour se documenter, Géricault rencontra deux des survivants de la catastrophe, Corréar le constructeur du navire et le Dr. Savigny. Il alla même jusqu'à commander à un charpentier de lui réaliser une maquette du radeau des naufragés pour mieux composer son tableau.

Saisi d'une activité frénétique, le jeune artiste dessine sur le vif plus de cinquante esquisses et dessins préparatoires, fait poser des amis et des modèles, travaille avec des cadavres non réclamés par leur famille que lui fournissent clandestinement les carabins de l'hôpital voisin. Il travaille sans relâche sur le motif, s'inspirant avec un réalisme criant de vérité des poses des agonisants et des morts, allant jusqu'à récupérer les résidus de dissection pour observer la couleur et la texture des chairs en décomposition.

Il travailla durant 18 mois dormant sur place, mangant sur le pouce, dans une atmosphère nauséabonde empuantie par les débris humains que parfois il était contraint de disputer aux rats et aux chats du voisinage.

L'œuvre achevée est exposée au *Salon* de 1819 sous le titre de *Scène de naufrage*. Si le succès du public est immédiat et considérable, cette fidèle reconstitution d'un fait divers exceptionnel provoque une énorme réprobation chez M.M. les critiques. Pour une fois unanime, la presse crie au scandale !

Scandale politique aussi: le naufrage en juillet 1816 sur le banc d'Arguin, au large de la Mauritanie, de la frégate *La Méduse* qui emportait au Sénégal le gouverneur et ses fonctionnaires, fut l'objet de vifs débats et la censure empêcha même les journalistes de publier les détails les plus sordides de l'affaire.

Scandale esthétique également : les critiques d'art furent, dans leur majorité, déconcertés par le réalisme cru, les tonalités brunâtres et le violent clair-obscur qui juraient avec les coloris vifs de la peinture néo-classique alors à la mode.

Louis XVIII, pourtant égratigné par les médias de l'époque, complimenta lui-même l'artiste en présence de son ministre Decazes.

Des dizaines de témoignages sont parvenus jusqu'à nous et d'innombrables écrits parlent de ce tableau, en voici quelques-uns, en vrac :

«Géricault travailla à son thème avec acharnement, dessinant d'innombrables esquisses, préparant plusieurs ébauches de grande taille, et peignant les portraits des principaux protagonistes. Il alla même jusqu'à emprunter des fragments anatomiques, bras, pieds, têtes de décapités pour mieux saisir les images de la mort. Son atelier, transformé en morgue puante, a frappé ses contemporains.

Une trentaine d'œuvres, toutes très impressionnantes, entourent donc ce tableau d'une force terrible, l'un de ceux qui laissent une marque indélébile dans la mémoire du spectateur. La toile elle-même est marquée d'une sorte de fatalité : pour obtenir une belle qualité de bruns, Géricault utilisa abondamment le bitume, à l'époque très prisé des peintres.

On a découvert depuis que ce produit ne séchait jamais tout à fait et qu'il s'assombrissait avec le temps. En 1859, pour conserver le souvenir des couleurs du tableau, une copie grandeur nature fut exécutée.



Théodore Géricault

Elle se trouve aujourd'hui au musée d'Amiens. Le fait divers aux résonances macabres, l'épopée de la réalisation de la toile géante, la personnalité du peintre, les nombreuses images condensées en une seule toile, les mésaventures de la couche picturale qui continue à tuer lentement son tableau, autant d'éléments d'une enquête où les instruments vidéographiques servent un scénario passionnant.» (Peter van den Bush)

Michelet écrit ces quelques lignes au sujet du peintre :

«Géricault peignit le naufrage de la France, ce radeau sans espoir, où elle flottait, faisant signe aux vagues, au vide, ne voyant nul secours... C'est la France elle-même, c'est notre société tout entière qu'il embarqua sur ce radeau de la Méduse... Image si cruellement vraie que l'original refusa de se reconnaître.»

Et encore :

«Mort trop jeune, il ne fut qu'un héros dans l'art, il n'a pu atteindre la grâce, la bienheureuse époque où se sont reposés les maîtres. ... Génie austère, mais tendre, sensible à la société, il n'en supporta pas l'indifférence. Il s'attrista des sécheresses d'un monde qui passait, et il ne

sentit plus qu'en lui il en portait un autre qui n'eut jamais passé.»

«En 1819, il présente Le Radeau de la Méduse qui fit scandale d'une part par le réalisme cru de l'œuvre, et d'autre part parce qu'on jugea que l'artiste critiquait ouvertement l'impérialisme du gouvernement qu'une partie de l'opinion tenait responsable du naufrage de la Méduse. Le tragique incident et les récits d'accès de folie, de violence, de cannibalisme enflammèrent l'opinion publique qui ne tarda à reprocher au gouvernement de la Restauration d'avoir nommé un aristocrate incompetent aux commandes de la frégate naufragée.»

Géricault travailla de 1817 à 1819 à l'immense tableau de plus de 35 m². Pour atteindre le degré de réalisme souhaité, il interrogea le souvenir de deux des survivants du naufrage qu'il fit poser comme modèles pour représenter des naufragés, il commanda au charpentier de la frégate une maquette du radeau, il loua un vaste atelier dans le Faubourg Saint-Honoré près d'un hôpital où il se rendait régulièrement afin d'étudier l'expression de la souffrance et de la douleur chez les mourants.»



Vue actuelle de l'emplacement, avec la Tour Eiffel et l'ancien hôpital Beaujon en toile de fond (2007)

«Son atelier devint la succursale de la Morgue. Il s'était entendu avec les internes et les infirmiers qui lui apportaient pour ses études des membres coupés et des cadavres» nous dit un historien de l'époque. L'amoncellement de cadavres représentés dans toute l'abjection d'une mort atroce et de naufragés à moitié nus, trahis par la Providence et par leur gouvernement, dont le seul espoir se résume dans la silhouette minuscule d'un navire à l'horizon, la morbidity et l'érotisme sous-jacents déterminèrent l'accueil défavorable de l'œuvre.

Personne en France ne voulut acheter le Radeau de la Méduse. Il fallut qu'un ami de Géricault, Pierre-Joseph Dedreux-Dorcy, l'achète puis exerce des pressions pour que le Louvre consentisse à l'acheter.»

Jules Michelet croyait voir dans ce tableau le naufrage de la France elle-même:

«Il est mort [en 1824] l'année même où mourut Byron, à deux mois de distance, deux grands poètes de la mort. Byron dit celle de l'Angleterre, qui se croyait victorieuse. Géricault peignit le naufrage de la France, ce radeau sans espoir; où elle flottait, faisant signe aux vagues, au vide, ne voyant nul secours... L'Anglais mourut de haïr l'Angleterre. Le Français mourut de croire à la mort de la France..»

«La vie de Géricault ne fut guère lisse : jeune héritier planqué, il échappa à la conscription, son remplaçant fut tué, et Géricault expia sa lâcheté en commençant comme peintre militaire; on l'a soupçonné d'homosexualité (il semble avoir peint peu de femmes, préférant, dit-il, peindre des chevaux ou des lions...), mais il eut un enfant bâtard avec sa tante, qu'il ne reconnut pas. Il fut interdit d'accès au Louvre du fait de sa violence colérique. Sa posture sociale semble avoir oscillé entre conformisme et rébellion, entre l'Empire, la Restauration et les libéraux (joliment qualifiés sur un texte de l'expo "d'extrême gauche de l'époque" !). Partant du classicisme, c'est un des premiers peintres romantiques et ses tableaux ont un souffle, un élan à nuls autres pareils. C'est un peintre de la violence, celle des brigands, des bouchers ou des soldats.

C'est aussi un peintre de la mélancolie. Lui-même dépressif, orphelin de mère à 17 ans, il nous séduit



aujourd'hui par ses portraits de gens du peuple, par leur intériorité, leur tension, et encore plus par ses portraits de fous.»

«Géricault s'enferme dans son atelier comme Jonas dans le ventre de la baleine. Il en fait une annexe de l'hôpital Beaujon ; il soudoie les infirmiers pour avoir des cadavres, des membres coupés, qu'il garde des mois durant. Il ne sort plus, agenouillé à terre, incliné sur ses croquis, il ne mange ni ne boit. Il vit sur le radeau. Les modèles doivent côtoyer l'infection des reliques en putréfaction.»

Cet antre lugubre, “bizarre” selon l'euphémisme de Delacroix, devient vite un véritable charnier où grouillent les rats. Dans un coin, sur un drap d'une couleur inconnue dans la langue, se décomposent la tête d'un voleur mort à Bicêtre et celle d'une petite bossue (bien que le corps ne soit plus là pour en attester).

Plus loin, deux bras tranchés à l'épaule s'entrelacent dans une macabre étreinte. Et quand le hasard le fait croiser Lebrun se relevant d'une jaunisse et que tous prenaient pour un cadavre, Géricault ne peut s'empêcher de s'écrier : “Ah, mon ami, comme vous êtes beau !” et de lui demander de poser pour lui.

«C'est de cet égout-là que naît le tableau, anémone marine et vénéneuse. C'est bien autre chose qu'une toile faite “pour réjouir la vue des vautours”. Car il est plus que le souvenir d'un naufrage : il porte une promesse, ce Noir en haut de la pyramide. Ce Nègre qu'on n'a pas mis à fond de cale. Ce Noir qui porte haut le linge blanc et rouge de l'espérance. Il nous tourne le dos, mais il nous parle autant que La Liberté guidant le peuple de Delacroix. Cet homme-là que les autres soutiennent, représente la lutte contre l'esclavage colonial. Comme s'il avait fallu cette catastrophe pour éviter le débarquement au Sénégal.»

«Géricault va chercher à retranscrire le réalisme du naufrage jusqu'au morbide. Tout d'abord, il change d'atelier, celui de la rue des Martyrs devenu trop étroit, pour celui du Faubourg du Roule. De ce local très vaste, il va en faire une sorte de morgue annexe à l'hôpital Beaujon qui lui est voisin. Des malades, il étudie les nuances de la douleur, les ravages de la maladie, la terreur de la mort ... Pour ajouter en noirceur, il soudoie des infirmiers qui lui fournissent cadavres et membres coupés qu'il garde des mois pour les étudier. La toile prête, Géricault s'astreint à la solitude, il couche dans son atelier, y prend ses repas et y reçoit - au milieu des restes humains en décomposition - des modèles et des proches. D'ailleurs, les deux finissent par se confondre : l'artiste emploie des professionnels comme Dubosc, Lamoureux, Cadamour ou le nègre Joseph, mais il fait aussi poser son entourage : Théodore Lebrun dont une jaunisse lui donne des couleurs terreuses, Delacroix pour camper le moribond qui étreint sa poutre, ainsi que Corréard et Savigny eux-mêmes pour jouer leur propre rôle.

Géricault ne quitte son atelier que pour approfondir ses recherches. Ainsi, il se rend au Havre pour étudier les éléments de la nature que sont la mer et le ciel. Pour achever son ouvrage, le peintre le fait transporter dans la salle Favart du foyer du Théâtre-Italien afin de pouvoir le regarder dans son intégralité, dans toute sa grandeur. Action utile : il ressent un défaut, ce vide à droite. Ainsi peint-il, en hâte, un ami pour modèle, l'homme renversé dont un linge diaphane drapé comme un suaire le cadavre austère. A ce stade, on peut noter que si la peinture de Géricault a été préparé avec minutie, elle a aussi été improvisée.»

Alexandre Dumas dans ses *Mémoires* raconte:

Dans mes dîners hebdomadaires chez M. Arnault, j'avais bien souvent rencontré le colonel Bro, bon et brave soldat, à qui tout souvenir de l'armée était cher, et qui m'avait pris en amitié, par cela seulement que j'étais le fils d'un général de la Révolution. Il va sans dire que Bro faisait de l'opposition au gouvernement bourbonien. Bro avait une maison rue des Martyrs, n° 23, et, dans cette maison, logeaient, selon leurs fortunes diverses, Manuel, le député expulsé de la Chambre, Béranger le poète, et Géricault.

Un jour qu'on avait parlé de Géricault, qui s'en allait mourant, Bro me dit :



Théodore Géricault



Passage de La Méduse vers rue de Courcelles

- Venez donc voir son tableau de La Méduse, et le voir lui-même, afin que, s'il meurt, vous ayez vu au moins un des plus grands peintres qui aient jamais existé.

Je n'eus garde de refuser, comme on comprend bien. Rendez-vous fut pris pour le lendemain.

De quoi mourait Géricault ? Ecoutez, et voyez combien, parfois, l'homme a un signe fatal gravé à côté de son nom.

Géricault possédait quelque fortune, une douzaine de mille livres de rente; Géricault aimait les chevaux, qu'il peignait si bien. Un jour, au moment de monter à cheval, il s'aperçoit que la boucle de ceinture de son pantalon manque: il lie les deux pattes, et part au galop; son cheval le jette à terre; il tombe sur le nœud, et le nœud froisse deux vertèbres de l'épine dorsale. Une maladie dont Géricault était en train de se traiter en ce moment vient faire de cette contusion une plaie, et Géricault, l'espérance de tout un siècle, meurt d'une carie des vertèbres – c'est-à-dire d'une des maladies les plus longues et les plus douloureuses qu'il y ait !

Quand nous entrâmes chez lui, il était occupé à dessiner sa main gauche avec sa main droite.

- Que diable faites-vous donc là, Géricault ? lui demanda le colonel.

- Vous le voyez, mon cher, dit le mourant ; je m'utilise. Jamais ma main droite ne trouvera une étude d'anatomie pareille à celle que lui offre ma main gauche, et l'égoïste en profite.

En effet, Géricault était arrivé à un tel degré de maigreur, qu'à travers la peau, on voyait les os et les muscles de sa main, comme on les voit sur ces plâtres d'écorchés que l'on donne pour modèle aux élèves.

- Eh bien, mon cher ami, lui demanda Bro, comment avez-vous supporté l'opération d'hier ?

- Très bien... C'était très curieux. Imaginez-vous que ces bourreaux-là m'ont charcuté pendant dix minutes.

- Vous avez dû souffrir horriblement ?

- Pas trop... je pensais à autre chose.

- A quoi pensiez-vous ?

- A un tableau.

- Comment cela ?

- C'est bien simple. J'avais fait tourner la tête de mon lit en face de la glace, de sorte que, pendant qu'ils travaillaient sur mes reins, je les regardais faire en me soulevant sur mes coudes. Ah ! si j'en reviens je vous réponds que je ferai un fier pendant à l'étude d'anatomie d'André Vésale ! seulement, mon étude d'anatomie, à moi, sera faite sur un homme vivant.

C'était la même scène que devait, deux ans plus tard, donner Talma, dans son bain, à Adolphe et à moi. Bro demanda au malade la permission de me montrer sa Méduse.

- Faites, dit Géricault, vous êtes chez vous.

Et il continua de dessiner sa main. Je restai longtemps en face de ce merveilleux tableau, quoique je fusse bien loin, à cette époque, ignorant en art comme je l'étais, de l'estimer à sa juste valeur.

En sortant, je marchai sur l'envers d'une toile ; je ramassai cette toile, et, la regardant à l'endroit, j'aperçus une merveilleuse tête d'ange déchu.

Je la donnai à Bro.

- Voyez donc, lui dis-je, voici ce que je trouve sous mon pied !

Bro revint au malade.

- Ah çà ! êtes-vous fou, mon cher, lui dit-il, de laisser traîner de pareilles choses!

- Savez-vous ce que c'est que cette tête ? demanda Géricault en riant.

- Non.

- Eh bien, mon cher, c'est le fils de votre portier. Il est entré, l'autre jour, dans mon atelier, et j'ai été étonné du parti qu'on pouvait tirer de sa tête. Je l'ai fait asseoir, et, en dix minutes, j'ai fait cette étude d'après lui... La voulez-vous ? Prenez-la.

- Mais, si c'est une étude, vous l'avez faite dans un but ?

- Oui, dans le but d'étudier.

- Elle peut vous être utile un jour ?

- Un jour, mon cher Bro, c'est bien loin, et, d'ici là, il passera beaucoup d'eau sous le pont, et beaucoup de morts par la porte du cimetière Montmartre.

- Eh bien ! eh bien ! fit Bro.

- Prenez-la toujours, mon ami, dit Géricault ; si j'en ai jamais besoin, je la retrouverai chez vous.

Puis il nous fit de la tête un signe d'adieu, et nous sortîmes. Bro emporta sa tête d'ange. Huit jours après, Géricault était mort, et de Dreux-d'Orcy, l'ami intime de Géricault, et son exécuteur testamentaire, vendait La Méduse, avec grand-peine - six mille francs - à l'administration des Beaux-Arts. Encore, le gouvernement ne l'achetait-il que pour en faire couper cinq ou six têtes, dont il comptait faire des têtes d'étude pour les élèves.

De Dreux-d'Orcy obtint heureusement que ce sacrilège restât à l'état de projet.



Passage de la Méduse côté Faubourg Saint-Honoré



Église de l'Annonciation en bordure du passage de La Méduse

